

Puis elle se chargea de régler, comme elle devait l'être, cette charitable combinaison.

Il fut décidé que les ouvrières prélèveraient une petite part de leur paie de chaque semaine, et que cet argent serait placé dans une tire-lire, où ces demoiselles viendraient verser leur offrande.

La plus ancienne parmi les ouvrières,—la nièce de la patronne,—fut désignée, comme "trésorière."

Celle-ci tenait les comptes.

On ne prélevait sur la masse que la somme nécessaire à l'entretien de l'enfant.

Le reste devait, plus tard, former un petit capital destiné à subvenir aux frais de son éducation.

Marianne avait applaudi lorsque ses camarades avaient décidé qu'elles adopteraient, comme leur enfant à elles toutes, le fils de la pauvre Madeleine.

Elle ne manqua jamais, chaque semaine, d'aller verser son offrande dans la tire-lire.

Voilà pour ce qui concernait le cœur de l'ouvrière.

Quant à sa sagesse, c'était bien autre chose encore.

Marianne, à vingt ans, avait eu déjà à repousser bien des soupirants.

Ricuse avec ses camarades d'atelier, elle prenait l'air sérieux et froid, lorsqu'un galant se présentait.

Quand on la regardait trop en face, elle avait une façon de toiser son monde, qui décourageait les plus entreprenants.

Et si, malgré tout, quelque audacieux s'enhardissait trop, Marianne avait la main leste et assez forte pour enlever à l'audacieux l'envie de recommencer.

Un jour qu'elle avait évincé assez brusquement un amoureux, celui-ci lui adressa cette prédiction : "Patience, la belle !... vous ne serez pas toujours aussi sauvage ! Vous trouverez un jour votre maître !"

Cette prédiction ne devait malheureusement pas tarder à se réaliser.

Marianne était, depuis quelque temps, en butte aux persécutions de galants qu'elle avait assez lestement éconduits.

Ces garnements s'entendirent pour lui faire payer cher ses dédains.

Un soir qu'elle se sentit suivie, elle hâta le pas, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, elle se trouva prise, sans savoir comment, au milieu d'une bande de vauriens.

Il n'y avait pas à essayer de s'esquiver ; il n'était plus temps.

Le cercle s'était refermé autour d'elle.

Pour éviter d'être entraînée de force, elle n'avait que la ressource d'appeler au secours.

Elle poussa des cris de détresse.

Ces cris furent entendus par un jeune homme qui venait, paraît-il, au même moment rejoindre les vauriens qui entouraient la jeune fille, car il s'écria en voyant Marianne :

Mais j'la connais cette demoiselle... C'est la belle Marianne !

En entendant prononcer son nom par un inconnu, la jeune fille sentit naître en elle—après une terreur folle—l'espérance qu'elle allait être sauvée.

Et son cœur éprouva pour cet inconnu qui venait à son secours un sentiment de gratitude, lorsqu'elle l'entendit ajouter :

—A bas les pattes, vous-autres ! Et le premier qui touche à un cheveu de mademoiselle, je lui fais son affaire.

A cette déclaration, il y eut une sourde révolte parmi les vauriens qui tenaient toujours leur victime par les bras.

—Ah ! ça, s'exclama l'un d'eux en toisant le défenseur improvisé, est-ce qu'elle n'est pas à nous comme à toi ?

—C'est ce que nous allons voir ! cria l'inconnu en levant le bâton qu'il tenait à la main.

Et, sans ajouter une menace, il se mit à faire manœuvrer sa canne, frappant à coups redoublés au peu partout autour de lui. Si bien qu'il mit bientôt toute la bande en déroute.

Alors se tournant vers Marianne, l'inconnu lui dit :

—Vous êtes libre, mademoiselle !

Et comme il s'essuyait le front, Marianne vit que la main du courageux jeune homme était couverte de sang.

—Vous êtes blessé ! fit-elle.

—Oh ! ce n'est rien qu'une égratignure ; on en a vu bien d'autres dans ma famille.

Et il ajouta en saluant de la tête :

—Maintenant, filez bien vite chez vous, et soyez tranquille, je marche derrière.

Marianne se remit en route, très émue. Et, tout en marchant, elle cherchait, dans son esprit, une formule pour remercier celui qui avait si courageusement pris sa défense.

Arrivée à la porte de la maison qu'elle habitait, elle se tourna vers le jeune homme, et lui dit :

—Vous m'avez rendu un bien grand service, monsieur, et je ne sais comment reconnaître...

Il ne répondit pas, mais son regard avait cherché celui de la jeune fille, et celle-ci sentit quelque chose d'étrange se passer en elle.

Elle voulut baisser les yeux, mais ils restaient comme rivés sur ceux de l'inconnu.

Une vague subite envahit les joues de Marianne. Elle demeurait là, muette, devant son sauveur, sans penser qu'elle était à la porte de son domicile, qu'il était tard, et qu'il serait convenable de remercier tout de suite, et de se retirer.

Involontairement elle restait en présence du jeune homme. Et pour avoir un prétexte d'agir ainsi, elle dit avec vivacité :

—Je vois bien que vous êtes blessé plus gravement que vous ne le disiez...

—Eh bien ! mademoiselle, ça me rappellera plus longtemps que j'ai eu le bonheur de venir à votre secours.

Cette fois, Marianne était interdite. Les paroles de l'inconnu avaient eu un écho dans son cœur.

—Votre conduite, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, est de celles qui...

Elle hésitait.

—N'allez-vous pas m'offrir une récompense honnête ? interrompit en souriant le jeune homme.

Et son regard plongea de nouveau dans celui de Marianne.

La jeune fille demeura les yeux attachés sur son sauveur jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la rue.

Lorsqu'elle ne put plus l'apercevoir, elle resta encore là, comme absorbée dans une profonde méditation.

Que lui était-il arrivé ?

Quel changement venait de s'opérer en elle ?

Pourquoi cette mélancolie subite ?

Pourquoi vint-il à Marianne l'idée que l'inconnu s'était caché dans l'encoignure de la rue, et qu'il allait revenir sur ses pas ?

Pourquoi éprouva-t-elle comme un désappointement de s'être trompée ?

Et, le lendemain au sortir de l'atelier, pourquoi marcha-t-elle lentement comme si elle eût espéré voir arriver son sauveur de la veille ? Et, en se sentant suivre, pourquoi eut-elle le pressentiment que c'était lui. Pourquoi fut-elle heureuse de penser qu'elle allait le revoir, qu'il allait lui parler ?

Hélas ! il y a là tout le secret des amours naissantes.

Marianne Vauthier se laissa aller à accepter les hommages de l'inconnu ; peu à peu, elle consentit à y répondre. Elle se laissa prendre aux promesses d'"amour éternel"...

Elle fut la plus heureuse des femmes, dans les commencements de sa liaison avec Jacques Frochard.

Puis arriva le déçancement.

Marianne s'était trompée sur le compte de son amant. Celui-ci avait agi avec une rare habileté, pour arriver à ses fins.

Elle l'avait aimé dès la première heure de leur rencontre.

Elle ne voyait que Jacques, elle ne vivait que pour Jacques.

Et le premier nuage survenant dans leur liaison trouva encore la grande fille toujours et plus que jamais disposée à se montrer conciliante.

Elle excusait les emportements de Jacques, et lorsqu'elle aurait pu lui faire honte de sa paresse et de ses exigences toujours injustes et de plus en plus grandes, elle se disait